

que le corps; leur cœur est avec nous; il bat à l'unisson du nôtre; et derrière les métiers qui les enchaînent, ils saluent comme vous et avec vous, dans ce jour de leur classe, l'aurore d'un monde nouveau.

Oui, le premier mai est le jour de la classe ouvrière. Les autres jours de l'année appartiennent au capital qui commande en maître. Le premier mai appartient au travail qui oppose sa volonté à la volonté capitaliste et refuse pendant vingt-quatre heures de se laisser exploiter.

Merci d'avoir si bien compris l'importance de nos manifestations et d'être venus si nombreux au rendez-vous! Cette année encore c'est Roubaix qui tient la tête du mouvement, méritant une fois de plus le titre que je lui ai décerné et qui a été consacré par tout l'univers ouvrier, de cette sainte du socialisme.

Ces paroles d'un député de Roubaix ont été écoutées — on peut risquer le mot — religieusement. Bien des assistants pleuraient et nous avons vu... un agent de police qui ne pouvait lui aussi retenir ses larmes.

La foule s'est retirée ensuite lentement. Il était dix heures un quart quand cette magnifique manifestation avait pris fin.

A la Mairie

Le Comité exécutif du Parti ouvrier avait fait annoncer que le cortège devant porter à la Mairie les desiderata de la classe ouvrière, partirait du local « La Paix » à midi précis.

Bien avant cette heure plusieurs milliers de personnes stationnent devant la Coopérative ouvrière, et à l'heure désignée, la fanfare ouvrière se uniformise et drapeau rouge déployé se met en tête du cortège qui se forme aussitôt.

Un pas redoublé des plus enlevés est joué et l'on se met en marche en suivant le boulevard de Jellfort, la rue Pierre-de-Roubaix, la Grand' rue et la Grand'Place.

Les conseillers municipaux et prud'hommes sont en tête de la colonne qui est longue de 500 mètres.

En passant devant les bureaux de notre journal, les têtes se découvrent et les manifestants crient tous : vive l'Égalité.

Il est midi et demi quand on arrive à la mairie.

Le citoyen Guesde, député, les citoyens Carrette, maire, Lepers, Desobry, boucher adjoints sont sur le perron attendant les manifestants.

La fanfare « La Paix » joue la Marseillaise pendant que les délégués des syndicats et du Parti ouvrier rentrent à la mairie où les vins d'honneur doivent leur être offerts.

À la Mairie. — Lectures d'honneur.

Les délégués pénètrent dans la salle de réception et le citoyen Braskamp, prenant la parole au nom du Parti ouvrier s'exprime ainsi :

« Aux citoyens membres de l'Administration municipale représentant à Roubaix les Pouvoirs publics, et au citoyen Jules Guesde, député socialiste, la classe ouvrière de Roubaix, en passant devant les bureaux de notre journal, les têtes se découvrent et les manifestants crient tous : vive l'Égalité. »

Le citoyen Guesde, député, les citoyens Carrette, maire, Lepers, Desobry, boucher adjoints sont sur le perron attendant les manifestants.

La fanfare « La Paix » joue la Marseillaise pendant que les délégués des syndicats et du Parti ouvrier rentrent à la mairie où les vins d'honneur doivent leur être offerts.

Le citoyen Carrette, maire, Lepers, Desobry, boucher adjoints sont sur le perron attendant les manifestants.

La fanfare « La Paix » joue la Marseillaise pendant que les délégués des syndicats et du Parti ouvrier rentrent à la mairie où les vins d'honneur doivent leur être offerts.

Le citoyen Carrette, maire, Lepers, Desobry, boucher adjoints sont sur le perron attendant les manifestants.

La fanfare « La Paix » joue la Marseillaise pendant que les délégués des syndicats et du Parti ouvrier rentrent à la mairie où les vins d'honneur doivent leur être offerts.

Le citoyen Carrette, maire, Lepers, Desobry, boucher adjoints sont sur le perron attendant les manifestants.

La fanfare « La Paix » joue la Marseillaise pendant que les délégués des syndicats et du Parti ouvrier rentrent à la mairie où les vins d'honneur doivent leur être offerts.

Le citoyen Carrette, maire, Lepers, Desobry, boucher adjoints sont sur le perron attendant les manifestants.

La fanfare « La Paix » joue la Marseillaise pendant que les délégués des syndicats et du Parti ouvrier rentrent à la mairie où les vins d'honneur doivent leur être offerts.

Le citoyen Carrette, maire, Lepers, Desobry, boucher adjoints sont sur le perron attendant les manifestants.

La fanfare « La Paix » joue la Marseillaise pendant que les délégués des syndicats et du Parti ouvrier rentrent à la mairie où les vins d'honneur doivent leur être offerts.

Le citoyen Carrette recommande le calme et dit qu'il espère que la fête se terminera comme elle a commencé.

En descendant, les citoyens Guesde et Duc-Quercy ont harangué la foule du haut du perron de la Mairie.

La Grande Place noire de monde en ce moment présente un spectacle des plus imposants.

Le citoyen Guesde dit qu'au nom du groupe socialiste de la Chambre, il remercie les ouvriers et ouvrières de Roubaix qui, si splendidement ont fêté notre sixième Premier-Mai, vous aurez une fois de plus bien mérité du prolétariat universel.

Des applaudissements unanimes retentissent.

Le citoyen Duc-Quercy, présenté par Jules Guesde, prend alors la parole.

Sa voix chaude et sympathique produit un grand effet sur cette foule immense.

« Camarades, l'honneur est pour moi, dit-il, de pouvoir fêter avec vous notre fête du 1er Mai.

Je suis heureux de me trouver dans votre ville de Roubaix qui est bien la capitale, la place forte du socialisme en France.

Il s'est créé déjà, au-delà des frontières, une sorte de légende sur notre cité industrielle et c'est toujours Roubaix qu'on évoque quand on parle du socialisme pratique.

Le citoyen Duc-Quercy salue les travailleurs de Roubaix au nom des mineurs de Decazeville.

L'orateur parle ensuite de l'importance du mouvement du 1er mai qui rayonne sur le monde entier.

Duc-Quercy dit que l'Église qui fut et est restée la dernière grande puissance internationale va voir finir sa mission historique. Celle du socialisme commence qui va régénérer le monde.

Les discours du citoyen Duc-Quercy que nous ne reproduisons qu'à titre de fait imparfaitement a été applaudi par la foule au cri de : Vive Duc-Quercy ! Vive Guesde ! Vive le Parti ouvrier !

Le citoyen Carrette invite ensuite la foule à se retirer tranquillement. C'est ce qui est fait.

Les citoyens Carrette et Desobry conduisent à la gare la citoyenne Duc-Quercy et les citoyens Guesde et Duc-Quercy. Ceux-ci prennent le train de 1 h. 38 pour Lille, où les appellent les jeux de Decazeville.

Jeux populaires de quartier.

Il y a eu une grande animation, l'après-midi dans les quartiers ouvriers où des jeux avaient été organisés.

Des prix, offerts par l'Administration municipale, ont été joués au Trou-Madame, jeu de ciseau, jeu de labyrinthe, jeu du seuil chez Maugrin, rue du Tilleul; chez Samain, rue de la Poterie; chez Foliat, rue de Denain ainsi qu'à l'estaminet du « Monteur de Jacquard » tenu par Gaston Rousseaux, rue Labruyère.

L'animation a été très grande.

DÉPART DU BALLON L'ÉGALITÉ

La ascension aérostatique constituait une des principales attractions de la fête du 1er mai.

M. Ternynck, aéronaute s'était mis gracieusement à notre disposition pour donner à nos aérostats le nom de notre journal l'Égalité.

Des deux heures, des ballons gros-dés, avaient été lancés à la grande joie des assistants.

La grande place où doit se faire l'ascension est remplie de curieux de très bonne heure. Le gonflement du ballon, commencé le matin, s'effectue sous la surveillance de l'aéronaute.

À heures, alors que tout est prêt, M. Louis Couvreur, le sympathique comique du théâtre de Roubaix, Cyrille Lepers et M. Ternynck, aéronaute, accompagné de son fils, prennent place dans la nacelle.

Quelques minutes après, le fameux « lâchez tout » est prononcé et le ballon l'Égalité s'élève dans les airs aux applaudissements de toute la foule.

Une vraie pluie de circulaires-réclamations, rouges, en faveur de notre journal sont lancées quand l'aérostat atteint une certaine hauteur. C'est du plus bel effet.

Le ballon portait sur sa circonférence quatre bandes de toiles blanches où on lisait : « l'Égalité ».

Il a pris la direction de la Belgique et a atterri sans accident à Dottignay.

Les concerts publics.

Partout, l'enthousiasme se liait sur du Rozay ne veut pas te prendre chez elle, je connais une autre personne qui certainement, à ma prière, t'accordera son intérêt et sa protection. Rassure-toi donc complètement quant à l'enfant, je m'en charge. Au besoin je l'adopterai, j'espère qu'on ne pensera plus à se jeter dans la rivière hein ? C'est bien fini, ces grands désespoirs-là ?

Devant la douleur de cette jeune fille, Jean oubliait la sienne propre.

— Que vous êtes bon ! que vous êtes bon ! Adopter mon enfant, vous ? Est-ce possible ? s'écria Yvonne, qui pleurait cette fois d'attendrissement. Vous remerciez, je ne le sais pas, je ne le puis pas ; car je n'ai pas d'esprit, moi. Mais j'ai un cœur ; et il est tout à vous ; tout ce que vous voudrez que je fasse, je le ferai. Puisque vous me dites de vivre, je vivrai. Être votre servante toute ma vie, votre chien fidèle, voilà toute mon ambition. Tenez, je ne pense déjà plus à lui. Le lâche ! il n'a ni cœur ni sentiment. J'ai cherché à le rencontrer ; mais il me fuit. Il ne passe plus devant notre maison, tant il a peur de me voir. Oh ! non, non, je ne veux plus l'aimer, je ne l'aime plus !

Néanmoins, ces derniers mots furent coupés par un sanglot.

— Voyons, chère mignonne, dit Jean, sont-ce là tes promesses ?

— C'est vrai, je suis bête, que voulez-vous ? Mais j'ai été si affreusement trompée, que cela me rend incrédule. J'ai peur aussi qu'un jour vous n'au-

blez la pauvre Yvonne ; car si vous vous mariez...

— Je ne pense pas à me marier ; sois donc tranquille, chère enfant. Et en quelque circonstance que tu m'adresseras à moi, je te donne ma parole de te venir en aide, autant du moins que je le pourrai. Tu sais, moi, je ne mens jamais.

— Oui, je le sais, je le sens. Mais c'est qu'une pauvre fille comme moi... — À mes yeux, ma chère Yvonne, tu vauds la plus riche demoiselle. Tu as plus de cœur, certainement ; et, vois-tu, on n'a de valeur véritable que par le cœur. Ainsi, j'ai en ce moment, comme tu l'as deviné, beaucoup de chagrin. Eh bien ! ta bonne affection, si vraie me console un peu. Ne me sois donc pas si reconnaissante. Nous sommes quittes.

— Oh ! jamais, jamais, je n'ai autant souffert d'être sotte, et de ne pouvoir vous dire tout ce qui est là pour vous ?

— Je te comprends, va, mon bon petit cœur. A bientôt.

Un ce moment, Bertin, qui avait pris à travers les massifs, déboucha brusquement à l'angle de la maison.

Il avait le visage décomposé, livide.

— Malheureuse, malheureuse ; s'écria-t-il en s'avancant furieux vers Yvonne. Je sais tout !

Et il éclata en injures brutales et violentes.

— Est-ce vrai ? Est-ce vrai ? Parleras-tu !

Et comme Yvonne se taisait, il leva le bras pour la frapper.

Mais Jean, qui déjà avait fait quelques pas dans l'avenue, se retourna et s'élança entre Yvonne et Bertin.

— Frapper cette enfant ! Y pense-tu ? Vous ne la frapperez pas, fit-il en s'interposant avec autorité.

— Vous ne savez donc pas ce que vient de m'apprendre la duchesse ? La misérable ! Nous déshonorer ! Nous faire chasser ! Je la tuerais, je la tuerais. Oh ! c'est affreux, affreux, voyez-vous ! Cette enfant, nous l'aimons tant, c'était notre joie, et puis...

Le malheureux père ne put achever, les sanglots le suffoquèrent.

— Voyons, Bertin, dit Jean, calmez-vous. Les choses s'arrangeront.

En quelques mots, il lui apprît les promesses de l'amiral et son projet de placer Yvonne à Paris. De cette façon, on ne saurait rien, tout serait réparé. Si l'enfant vivait, son sort et celui d'Yvonne seraient assurés.

Pendant que Jean parlait, la figure de Bertin, au lieu de se rasséner, s'assombrit davantage, et son regard s'allumait d'une colère terrible.

— Comment donc, monsieur le marquis, êtes-vous si bien renseigné ? Est-ce que... ?

Alors Yvonne se jeta éplorée aux genoux de son père.

— Lui ! lui ! Oh ! mon père ! ne l'outragez pas. Oh ! non, ce n'est pas lui ! Comment ! sait ! C'est que j'ai voulu me noyer, et que sans lui je serais

mourant. Il aurait mieux valu mille fois la mort, je le sentais bien. Mais, mon père, tranquillisez-vous. Vous n'avez pas de chagrin à cause de moi. Je vous le promets bien.

— Voyons, Yvonne, voyons, Bertin, entrons un instant, et que tout s'explique ; car il ne faut pas que cette pauvre enfant attende encore à ses jours.

— Alors qui, qui ? Il faut qu'elle dise quel est le gredin qui l'a séduite. Car je le tuerais, celui-là, je le tuerais. C'est sa vie qu'il me fait, entendez-vous ? sa vie.

— Non, la mienne, mon père, prenez la mienne. Tuez-moi. Je préfère la mort à tant d'humiliations.

Cependant, Jean avait poussé Yvonne et Bertin dans la maison. En entendant tout ce bruit, la mère Bertin était accourue, bouleversée, tremblante.

À la vue d'Yvonne en pleurs et de son mari menaçant, elle s'était jetée entre eux, éffarée, éperdue.

— Qu'y a-t-il ? grands dieux ! qu'y a-t-il ?

Bertin lui fit comprendre ce dont il s'agissait, lui apprit que la duchesse, ne voulant pas de scandale dans sa maison, venait de lui signifier son congé.

La pauvre femme étendit les bras comme pour chercher un appui ; elle jeta un cri douloureux et tomba à terre, inanimée.

— Cet évanouissement calma un peu Bertin qui porta sa femme sur un

moment le caractère de l'honorable citoyen-maire de Roubaix, mais somme toute, lors même que cela serait c'est faire beaucoup de bruit pour un soufflet appliqué sur la joue d'un individu qui n'en vaut pas la peine.

CHRONIQUE COLOMBOPHILE

Fédération colombophile roubaissienne « Les Voltigeurs du Globe »

Voici les résultats du concours de St-Just :

1er prix, Deronne, 6 poules ; 2e Delvoys, 3 p.; 3e Delcinne, 1 p.; 4e Verbert, 2 p.; 5e Haquette, 4 p.; 6e Delvoys, 2 p.; 7e Balcen, 1 p.

8e prix : Despachin, 2 poules ; 9e Dulaurier, 1 p.; 10e Verboet, 4 p.; 11e Bownens, 12e Blonde, 1 p.; 13e Lefebvre, 0 ; 14e, Elie Cateau, 0.

Hors concours poules 2 et 3 fr. Mercier, Bouschou, idem, Vanhorne.

Le premier pigeon a été remarqué à 8 heures 40 et le dernier à 8 heures 15.

La distribution des prix aura lieu le samedi 4 mai à 8 heures du soir.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX

du 1er Mai

Mariages

Emile Delatre, 38 ans, menuisier, rue de la Conférence, 34, Marie Thibaut, 36 ans, sans profession, rue d'Alger, 126.

Nauces

David Branche, rue d'Espagne, Fernand Baanrepire, boul. de Beaurepaire, Germaine Decalf, hotel Dieu, Henri Camus, rue Bassus, Emile Mathon, rue de la Rudoutte, Arsène Lefebvre, rue de Gondé, Félicie Boucaen, rue Condé, Georges Peau, rue du Tilleul.

Décès

Marie Smith, 26 ans, rue St-Elisabeth, 35, Orlie Maqué, 48 ans, rue du Tilleul, cour Ghiessem, 24, Valentine Marchin, 29 jours, rue Roccoy, 48, Félicie Druesse, 24 ans, rue des Anges, 66, Flor Stève, 71, rue Vanban, 33, Henri Doléusle, 2 ans, hotel-Dieu, Angélique Hespel, 86 ans, rue des Trois points.

TOURCOING

UNE GRÈVE

Mardi matin, une partie du personnel de la société anonyme, située rue du Midi, et dont M. Henri Deschamps est le représentant, s'est mis en grève.

Vingt-trois rattachés en laines ont refusé de reprendre leur travail. Ils réclament une augmentation de salaire. Ils disent, avec raison, que ce n'est pas avec le salaire de 2 fr. 25 par jour qu'ils peuvent vivre. Aussi, réclament-ils la somme de 3 fr. 50.

À la rentrée d'une heure, vingt autres rattachés se sont joints à leurs camarades, accompagnés d'une quinzaine de baclets qui eux réclament un salaire de 7 fr. 50 par semaine. Ces derniers touchent actuellement six francs.

Les grévistes, à trois reprises différentes, ont cherché à avoir une entrevue avec le représentant M. Henri Deschamps. Celui-ci n'a pas cru devoir se soumettre au désir des ouvriers. A trois reprises, il a refusé d'entrer en pourparlers avec eux, déclarant que puisque les rattachés et les baclets voulaient fêter le 1er Mai, ils n'avaient qu'à le faire.

On nous rapporte qu'il existe dans cette maison un service de primes qui est un véritable attraits-souris. Pour gagner leur semaine les ouvriers doivent faire 10,000 numéros. Les ouvriers qui peuvent faire 5000 autres numéros ont une prime de 15 francs. Il est inutile de dire que jamais un ouvrier ne peut gagner une prime.

Arrestation. — Mardi soir, vers huit heures et demie, le gendarme Ledoux revenait de la poste et suivait, pour retourner à la gendarmerie, la rue des Piats, quand, devant lui, il aperçut un individu marchant nu pieds, une paire de bottines sans le bras. Comme il avait des allures suspectes, le gendarme Ledoux le pria de venir à la caserne donner quelques explications.

Cet individu y consentit, après quelques hésitations, il se décida à faire connaître son identité et les motifs de son passage, rue des Piats.

Il déclara se nommer Alphonse Levallois, ouvrier mineur, employé aux mines de Drocourt, né à Russy, canton de Trevière, département du Calvados.

Levallois déclara en outre qu'il avait quitté le matin même, la maison de M. Maillard-Chevallier, cafetier, route de Drocourt à Hénin-Litard, n'ayant pas voulu se rendre à son travail.

Profitant de l'absence de son camarade Houal, il avait pénétré dans sa chambre et en était sorti après avoir fait main-basse sur ses effets d'habillement.

Levallois fit connaître qu'il se rendait en Belgique, en passant par Tourcoing.

Il fut conduit au violon en attendant d'être transféré à la maison d'arrêt de Lille.

Le Gérant, Charles CAPY

Lille, imprimerie de l'Égalité, 28, rue de Fives, 28.

Le chômage est complet. Le peignage Holden faisant arrêt depuis la bagarre que tout le monde connaît.

Soulement, en raison des mobilisations de gendarmerie qui ont été faites les années précédentes sur des demandes de l'Administration municipale de Croix, nos amis avaient cru prudent de ne pas organiser de manifestation.

Seul, l'élu socialiste de l'endroit, le citoyen Florimond Desbarbieux est allé à la Mairie déposer au nom du Parti ouvrier de Croix les desiderata de la classe ouvrière.

À la rentrée d'une heure, vingt autres rattachés se sont joints à leurs camarades, accompagnés d'une quinzaine de baclets qui eux réclament un salaire de 7 fr. 50 par semaine. Ces derniers touchent actuellement six francs.

Les grévistes, à trois reprises différentes, ont cherché à avoir une entrevue avec le représentant M. Henri Deschamps. Celui-ci n'a pas cru devoir se soumettre au désir des ouvriers. A trois reprises, il a refusé d'entrer en pourparlers avec eux, déclarant que puisque les rattachés et les baclets voulaient fêter le 1er Mai, ils n'avaient qu'à le faire.

On nous rapporte qu'il existe dans cette maison un service de primes qui est un véritable attraits-souris. Pour gagner leur semaine les ouvriers doivent faire 10,000 numéros. Les ouvriers qui peuvent faire 5000 autres numéros ont une prime de 15 francs. Il est inutile de dire que jamais un ouvrier ne peut gagner une prime.

Arrestation. — Mardi soir, vers huit heures et demie, le gendarme Ledoux revenait de la poste et suivait, pour retourner à la gendarmerie, la rue des Piats, quand, devant lui, il aperçut un individu marchant nu pieds, une paire de bottines sans le bras. Comme il avait des allures suspectes, le gendarme Ledoux le pria de venir à la caserne donner quelques explications.

Cet individu y consentit, après quelques hésitations, il se décida à faire connaître son identité et les motifs de son passage, rue des Piats.

Il déclara se nommer Alphonse Levallois, ouvrier mineur, employé aux mines de Drocourt, né à Russy, canton de Trevière, département du Calvados.

Levallois déclara en outre qu'il avait quitté le matin même, la maison de M. Maillard-Chevallier, cafetier, route de Drocourt à Hénin-Litard, n'ayant pas voulu se rendre à son travail.

Profitant de l'absence de son camarade Houal, il avait pénétré dans sa chambre et en était sorti après avoir fait main-basse sur ses effets d'habillement.

Levallois fit connaître qu'il se rendait en Belgique, en passant par Tourcoing.

Il fut conduit au violon en attendant d'être transféré à la maison d'arrêt de Lille.

Le Gérant, Charles CAPY

Lille, imprimerie de l'Égalité, 28, rue de Fives, 28.

TOURCOING

UNE GRÈVE

Mardi matin, une partie du personnel de la société anonyme, située rue du Midi, et dont M. Henri Deschamps est le représentant, s'est mis en grève.

Vingt-trois rattachés en laines ont refusé de reprendre leur travail. Ils réclament une augmentation de salaire. Ils disent, avec raison, que ce n'est pas avec le salaire de 2 fr. 25 par jour qu'ils peuvent vivre. Aussi, réclament-ils la somme de 3 fr. 50.

À la rentrée d'une heure, vingt autres rattachés se sont joints à leurs camarades, accompagnés d'une quinzaine de baclets qui eux réclament un salaire de 7 fr. 50 par semaine. Ces derniers touchent actuellement six francs.

Les grévistes, à trois reprises différentes, ont cherché à avoir une entrevue avec le représentant M. Henri Deschamps. Celui-ci n'a pas cru devoir se soumettre au désir des ouvriers. A trois reprises, il a refusé d'entrer en pourparlers avec eux, déclarant que puisque les rattachés et les baclets voulaient fêter le 1er Mai, ils n'avaient qu'à le faire.

On nous rapporte qu'il existe dans cette maison un service de primes qui est un véritable attraits-souris. Pour gagner leur semaine les ouvriers doivent faire 10,000 numéros. Les ouvriers qui peuvent faire 5000 autres numéros ont une prime de 15 francs. Il est inutile de dire que jamais un ouvrier ne peut gagner une prime.

Arrestation. — Mardi soir, vers huit heures et demie, le gendarme Ledoux revenait de la poste et suivait, pour retourner à la gendarmerie, la rue des Piats, quand, devant lui, il aperçut un individu marchant nu pieds, une paire de bottines sans le bras. Comme il avait des allures suspectes, le gendarme Ledoux le pria de venir à la caserne donner quelques explications.

Cet individu y consentit, après quelques hésitations, il se décida à faire connaître son identité et les motifs de son passage, rue des Piats.

Il déclara se nommer Alphonse Levallois, ouvrier mineur, employé aux mines de Drocourt, né à Russy, canton de Trevière, département du Calvados.

Levallois déclara en outre qu'il avait quitté le matin même, la maison de M. Maillard-Chevallier, cafetier, route de Drocourt à Hénin-Litard, n'ayant pas voulu se rendre à son travail.

Profitant de l'absence de son camarade Houal, il avait pénétré dans sa chambre et en était sorti après avoir fait main-basse sur ses effets d'habillement.

Levallois fit connaître qu'il se rendait en Belgique, en passant par Tourcoing.

Il fut conduit au violon en attendant d'être transféré à la maison d'arrêt de Lille.

Le Gérant, Charles CAPY

Lille, imprimerie de l'Égalité, 28, rue de Fives, 28.

TOURCOING

UNE GRÈVE

Mardi matin, une partie du personnel de la société anonyme, située rue du Midi, et dont M. Henri Deschamps est le représentant, s'est mis en grève.

Vingt-trois rattachés en laines ont refusé de reprendre leur travail. Ils réclament une augmentation de salaire. Ils disent, avec raison, que ce n'est pas avec le salaire de 2 fr. 25 par jour qu'ils peuvent vivre. Aussi, réclament-ils la somme de 3 fr. 50.

À la rentrée d'une heure, vingt autres rattachés se sont joints à leurs camarades, accompagnés d'une quinzaine de baclets qui eux réclament un salaire de 7 fr. 50 par semaine. Ces derniers touchent actuellement six francs.

Les grévistes, à trois reprises différentes, ont cherché à avoir une entrevue avec le représentant M. Henri Deschamps. Celui-ci n'a pas cru devoir se soumettre au désir des ouvriers. A trois reprises, il a refusé d'entrer en pourparlers avec eux, déclarant que puisque les rattachés et les baclets voulaient fêter le 1er Mai, ils n'avaient qu'à le faire.

On nous rapporte qu'il existe dans cette maison un service de primes qui est un véritable attraits-souris. Pour gagner leur semaine les ouvriers doivent faire 10,000 numéros. Les ouvriers qui peuvent faire 5000 autres numéros ont une prime de 15 francs. Il est inutile de dire que jamais un ouvrier ne peut gagner une prime.

Arrestation. — Mardi soir, vers huit heures et demie, le gendarme Ledoux revenait de la poste et suivait, pour retourner à la gendarmerie, la rue des Piats, quand, devant lui, il aperçut un individu marchant nu pieds, une paire de bottines sans le bras. Comme il avait des allures suspectes, le gendarme Ledoux le pria de venir à la caserne donner quelques explications.

Cet individu y consentit, après quelques hésitations, il se décida à faire connaître son identité et les motifs de son passage, rue des Piats.

Il déclara se nommer Alphonse Levallois, ouvrier mineur, employé aux mines de Drocourt, né à Russy, canton de Trevière, département du Calvados.

Levallois déclara en outre qu'il avait quitté le matin même, la maison de M. Maillard-Chevallier, cafetier, route de Drocourt à Hénin-Litard, n'ayant pas voulu se rendre à son travail.

Profitant de l'absence de son camarade Houal, il avait pénétré dans sa chambre et en était sorti après avoir fait main-basse sur ses effets d'habillement.

Levallois fit connaître qu'il se rendait en Belgique, en passant par Tourcoing.

Il fut conduit au violon en attendant d'être transféré à la maison d'arrêt de Lille.

Le Gérant, Charles CAPY

Lille, imprimerie de l'Égalité, 28, rue de Fives, 28.

93 Feuilleton de l'Égalité

LA VENGEANCE du Beau Vicair

par M.-L. Gagneur

XXIV

— C'est toi, Yvonne ? fit-il d'une voix éteinte.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ! s'écria la jeune fille, qui devint toute pâle à la vue du visage bouleversé de son protecteur.

— Rien, mon enfant, dit-il avec effort.

— Vous avez du chagrin... Je devine Oh ! quelle est méchante, cette femme ! Je la hais. Car... je les connais, ces peines-là.

Jean essaya de sourire ; mais il ne le put pas.

— Eh bien ! comment vas-tu, ma pauvre petite ? demanda-t-il.

— Mon plus grand malheur... aussi, répondit-elle en posant la main sur son cœur. Cette dame dont vous m'avez parlé... ajouta-t-elle timidement... Car je veux m'en aller, partir tout de suite. J'ai rencontré ce matin Mme la duchesse et elle m'a jeté un regard si sévère, si terrible, que jamais, ja-

mais je n'oserai reparaitre devant elle.

— Quoi ? de quoi parles-tu ? Je ne sais plus.

Jean passa avec égarement la main sur son front.

— Ah ! oui, c'est vrai, reprit-il. Il se souvint alors qu'il tenait une lettre à la main.

Mais il ne reconnaît pas l'écriture de sa cousine du Rozay. Néanmoins, il l'ouvrit et courut à la signature : Lovely. Il lut :

« Mon cher défenseur,

« Quoi ! plus un souvenir ! c'est en vain que ces derniers soirs, j'ai cherché dans toute la salle votre visage ami. Jamais cependant, je n'ai mieux chanté ; car j'avais enfin l'espoir que ma voix irait aux oreilles d'un auditeur d'esprit et d'un cœur sympathique.

« Moi, en revanche, je pense beaucoup à vous. Comment faire autrement d'ailleurs, puisque votre nom est dans toutes les bouches ! Sachez, monsieur, que j'ai tremblé pour vous ; mais je ne tremble plus. Quel lâche que ce Lépuzot ! Je crois avoir découvert le nœud de la situation. C'est pourquoi je désirerais vivement causer un peu avec vous avant mon départ, qui ne saurait tarder beaucoup.

« A quand donc le plaisir de vous voir et de vous remercier encore ?

« Votre amie dévouée,

« Lovely ».

— Ce n'est pas la réponse que j'attendais, dit-il à Yvonne ; mais si Mme

du Rozay ne veut pas te prendre chez elle, je connais une autre personne qui certainement, à ma prière, t'accordera son intérêt et sa protection. Rassure-toi donc complètement quant à l'enfant, je m'en charge. Au besoin je l'adopterai, j'espère qu'on ne pensera plus à se jeter dans la rivière hein ? C'est bien fini, ces grands désespoirs-là ?

Devant la douleur de cette jeune fille, Jean oubliait la sienne propre.

— Que vous êtes bon ! que vous êtes bon ! Adopter mon enfant, vous ? Est-ce possible ? s'écria Yvonne, qui pleurait cette fois d'attendrissement. Vous remerciez, je ne le sais pas, je ne le puis pas ; car je n'ai pas d'esprit, moi. Mais j'ai un cœur ; et il est tout à vous ; tout ce que vous voudrez que je fasse, je le ferai. Puisque vous me dites de vivre, je vivrai. Être votre servante toute ma vie, votre chien fidèle, voilà toute mon ambition. Tenez, je ne pense déjà plus à lui. Le lâche ! il n'a ni cœur ni sentiment. J'ai cherché à le rencontrer ; mais il me fuit. Il ne passe plus devant notre maison, tant il a peur de me voir. Oh ! non, non, je ne veux plus l'aimer, je ne l'aime plus !

Néanmoins, ces derniers mots furent coupés par un sanglot.

— Voyons, chère mignonne, dit Jean, sont-ce là tes promesses ?

— C'est vrai, je suis bête, que voulez-vous ? Mais j'ai été si affreusement trompée, que cela me rend incrédule. J'ai peur aussi qu'un jour vous n'au-

blez la pauvre Yvonne ; car si vous vous mariez...

— Je ne pense pas à me marier ; sois donc tranquille, chère enfant. Et en quelque circonstance que tu m'adresseras à moi, je te donne ma parole de te venir en aide, autant du moins que je le pourrai. Tu sais, moi, je ne mens jamais.

— Oui, je le sais, je le sens. Mais c'est qu'une pauvre fille comme moi... — À mes yeux, ma chère Yvonne, tu vauds la plus riche demoiselle. Tu as plus de cœur, certainement ; et, vois-tu, on n'a de valeur véritable que par le cœur. Ainsi, j'ai en ce moment, comme tu l'as deviné, beaucoup de chagrin. Eh bien ! ta bonne affection, si vraie me console un peu. Ne me sois donc pas si reconnaissante. Nous sommes quittes.

— Oh ! jamais, jamais, je n'ai autant souffert d'être sotte, et de ne pouvoir vous dire tout ce qui est là pour vous ?

— Je te comprends, va, mon bon petit cœur. A bientôt.

Un ce moment, Bertin, qui avait pris à travers les massifs, déboucha brusquement à l'angle de la maison.

Il avait le visage décomposé, livide.

— Malheureuse, malheureuse ; s'écria-t-il en s'avancant furieux vers Yvonne. Je sais tout !

Et il éclata en injures brutales et violentes.

— Est-ce vrai ? Est-ce vrai ? Parleras-tu !

Et comme Yvonne se taisait, il leva le bras pour la frapper.

Mais Jean, qui déjà avait fait quelques pas dans l'avenue, se retourna et s'élança entre Yvonne et Bertin.

— Frapper cette enfant ! Y pense-tu ? Vous ne la frapperez pas, fit-il en s'interposant avec autorité.

— Vous ne savez donc pas ce que vient de m'apprendre la duchesse ? La misérable ! Nous déshonorer ! Nous faire chasser ! Je la tuerais, je la tuerais. Oh ! c'est affreux, affreux, voyez-vous ! Cette enfant, nous l'aimons tant, c'était notre joie, et puis...

Le malheureux père ne put achever, les sanglots le suffoquèrent.

— Voyons, Bertin, dit Jean, calmez-vous. Les choses s'arrangeront.

En quelques mots, il lui apprît les promesses de l'amiral et son projet de placer Yvonne à Paris. De cette façon, on ne saurait rien, tout serait réparé. Si l'enfant vivait, son sort et celui d'Yvonne seraient assurés.

Pendant que Jean parlait, la figure de Bertin, au lieu de se rasséner, s'assombrit davantage, et son regard s'allumait d'une colère terrible.

— Comment donc, monsieur le marquis, êtes-vous si bien renseigné ? Est-ce que... ?

Alors Yvonne se jeta éplorée aux genoux de son père.

— Lui ! lui ! Oh ! mon père ! ne l'outragez pas. Oh ! non, ce n'est pas lui ! Comment ! sait ! C'est que j'ai voulu me noyer, et que sans lui je serais